

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 24

Artikel: Le diable-ermite
Autor: Pfaeuti, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CIN QU'A REPOUNDU

LA LOLO AO SYNDICO

(Patois du district de Grandson.)

La grossa Lolo s'etai mariaye dza vilhetta avoué on vévo, avoué quoi le n'u qu'on boueubo. L'homme etai on pouro diablio què la quiémouéna lodzivé, et m'mamint liai accordavé oncouéra dai sécoua autramin. Ma fai l'est venu à mouéri, et vouaitiè la poura Lolo vèva et, commin devant, à la tserdzé dè la quiémouéna avoué son boueubo. Mais commin l'étai bouéna travailleusa, le trovavé prao d'ovrâdzo, in allin à sè dzornâ po le dzin. L'erai oncouéra pu s'in tèri, mais on soulon d'on vèladzo vèzin, qu'on liai dézai lo gros Motai, sè bouëta à la corattâ, sè bin qu'à la fin dai fin, le s'a décida dè sè remariâ avoué lu. Et quò l'in etai tota foulâ, què cin émalifivè le dzin, pinsâ vai.

On dzoi, lo syndico la treuvé vè lo borni, iò le lavavé la buïa po cauquon. Iò sè bouëta à liai férè 'na sémônsa (la morâla, commin on dit ora). Lai dézai :

— Commín peu-le tè mariâ avoué lo gros Motai, tè qu'a dza prao à férè à l'intretèn, tè et ton boueubo, què faut oncouéra què la quiémouéna vo z'aïdai ? Nè veut pas allâ grantin què ci soulon va te rupâ lo poù què tè gagné, et oncouéra tè rollifé par dëssu lo martsi. Cè n'est pas por mè ào bin po la quiémouéna què tè dio cein, câ por no, cin sérâi adî 'na rata fro dâo pan ; mais c'est por tè, comprene-le ?

Mais, avoué le fènè qu'ont fulta dè sè mariâ, allâ liai ! C'est commín ci què veut savouéna la tita dè 'n'âno, c'est pèdrè son savon. Lo syndico etai pardieu dza bin bravo dè liai prâdzî dè clia facon.

Eh bin, sète-vo cin qu'a repondu la Lolo ?

— Atyutâ, syndico, i' anmo mî on gros Motai din mon lhi, qu'on syndico din lo lhi à 'n'autra.

Lo syndico n'est pas rechtâ vè lo borni.

S. G.

Baptême. — Dans un de nos manèges, fréquenté par les étudiants, se trouve, depuis quelques jours, un cheval rétif qui a déjà désarçonné plus d'un cavalier.

Le directeur du manège demande à l'un de ses élèves, étudiant en lettres, qui vient justement de mordre la poussière :

— Eh bien, Monsieur "", quel nom dois-je lui donner à ce mauvais sujet — il désigne le cheval — il n'est pas encore baptisé ?

— Moi, je l'appellerais la « Rosse tarpeienne » !

Le thermomètre de la nourrice. — Une jeune mère apportait dernièrement à la nourrice de son bêbô un de ces petits instruments aussi utiles que généralement bien connus que l'on nomme un thermomètre. Sur la question pleine d'étonnement que lui posa la nourrice, à savoir de quelle utilité cela pouvait être, la jeune maman répondit que c'était pour juger plus sûrement la température du bain de l'enfant et savoir s'il était trop chaud ou trop froid.

— Mais, répondit ingénument la paysanne, nous n'avons que faire de ce petit bout de bois ; nous savons bien nous-même si le bain est convenable. Nous plongeons l'enfant dans l'eau et le retirons aussitôt : si son petit corps est rouge, l'eau est trop chaude ; s'il est bleu, au contraire, l'eau est trop froide.

Et voilà !

S. V. P. A. — Madame à la bonne :

— Quand je chante, ne laissez pas entrer le chien au salon.

— Ah ! madame est de la Société protectrice des animaux ?

LA TSANSON DAI FENÈSONS

Prends ta faux, ton bidon pour boîte,
Prends ton marteau, ta pierre noire
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin !

PIERRE DUPONT.

Voici le mois de juin, le mois des foins. Nous pensons faire plaisir à bon nombre de nos lecteurs, aux amis du patois, particulièrement, en rappelant, à cette occasion, la charmante *Tsanson dâi fenèsons* que composa, en 1882, Charles-César Dénéréaz. C'est le pendant de la non moins poétique *Chanson des foins*, de Pierre Dupont, dont nous donnons en épigraphie, le refrain.

Hardi, Sâitâo ! Pa fai trâi z'hâorès,
L'est lo momeint dè sè lévâ.
L'espacellès sont dza mâorès,
Allein vito le mettrâ bas.
N'ein bounès faulx, bounès molettes,
Bons brés, bons dzerrets ; dâi fâotsi
Qu'ont dûs solidès manettès,
Et noutrâ covâi son godzi.
Et zin, zin, zin, (bis)
Hardi ! onna molâre ;
Et zin, zin, zin, (bis)
Que la faulx copâi bin.

L'herba dâo prâ n'est pas vaissâtre,
On pâo preindrâ dâi bons z'andains ;
Me faut que tsaqièt couteâlè
Razai bas, et cein prouprameint.
Tsouyi d'allâ laissi dâi quittés
Raclâi mè c'ê prâ franc-k-et net,
Et vo z'arai lè barellièttes
Po vo rebailli dè l'aquouet.
Et glou, glou, glou, (bis)
Hardi ! onna golâre ;
Et glou, glou, glou, (bis)
Po poâi botâi bintout.

Vo valottets, et vo grachâosè,
Vito vo faut dézândana
Et faut que la fortse séâcosè
L'andain, po l'épântsi bin râ
Et tè sâitâo, po tè mérâna¹
Soo ta pipa, preind ton brequet
Et va t'amusâ su l'einclienna
Avoué ta faulx, ton martellet
Et pan, pan, pan, (bis)
Hardi ! ontsântâpâie ;
Et pan, pan, pan, (bis)
Po recrotsi déman.

Y'a dâi niolans, lo temps bargagne,
Allâ gaillâ mette ein tsiron
Et se déman su la montagne,
Lo sélâo sè montrâ, l'est bon !
Qu'on détsirene et qu'on lo viré,
Cé fein, po lo bin ressuvi ;
Après quiet, qu'on lo mette ein tire
Po qu'on lo pouesse allâ tserdzé.
Et la, la, la, (bis)
Hardi ! onna châotâre ;
Et la, la, la, (bis)
Po férè lo ressat.

¹ Mérâna. Mérâdienn, moment de repos après le dîner, entre les deux demi-journées.

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Touché ! — Un journaliste à la plume très mordante et aux doigts très crochus est provoqué en duel, à l'épée. Il voudrait bien pouvoir décliner l'honneur, car il ignore absolument l'escrime ; mais il n'ose. Que dirait le monde ?

Il s'en va donc en hâte chez un maître d'armes et le prie de lui enseigner promptement les éléments essentiels de son art.

Pendant plus de deux heures le maître d'armes ferraille avec son élève. En partant, celui-ci met dans la main du professeur une pièce de deux francs.

— Deux francs ! fait ce dernier ; mais, mon cher, vous êtes un homme mort !

— Hein ? exclame le journaliste, inquiet.

— Comment, après la leçon que je vous ai donnée vous ne savez pas vous « fendre » mieux que ça ?

LE DIABLE-ERMITE

Nous avons reçu la lettre que voici :

Charlottenburg-Berlin, 9 juin 1914.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

Messieurs,

PEUT-ÊTRE pourriez-vous raconter à vos lecteurs le petit trait suivant, dont je puis garantir l'authenticité, puisque j'en ai été le témoin :

Un de nos compatriotes de la Suisse romande est invité dans une famille allemande, grande admiratrice des beautés de notre pays et qui lors de chacun de ses voyages en Suisse, ne manque jamais d'en emporter un souvenir soit sous forme d'un album de vues, soit sous forme d'un bibelot quelconque.

Après un copieux dîner, une tasse de café est appelée à faciliter la digestion. Par une attention délicate, la dame de la maison accompagne le liquide digestif d'excellents « Petits beurre » genevois, qu'elle sert à l'aide d'un petit instrument qui ne tarde pas à attirer la curiosité de notre compatriote.

Quelle n'est pas sa surprise en constatant que l'instrument en question a une ressemblance frappante avec une cuillère à absinthe. En effet, il n'y avait pas à s'y méprendre, la « cueillère à biscuits genevoise », comme la maîtresse de maison l'appelait, était bel et bien une « cueillère à absinthe ». Avis aux bijoutiers et aux marchands de bibelots !

Agréez, Messieurs, les salutations très distinguées d'un de vos anciens lecteurs.

J. PFÄUTI.

Les cancoires. — Deux amis en promenade à la campagne s'arrêtent pour dîner dans une auberge de très modeste apparence.

On leur sert un couvert malpropre et des verres que les dîneurs doivent essuyer avec leurs serviettes.

C'est la saison des hannetons. Le cabaretier très bavard, entame la conversation sur les nfastes bestioles.

— Quelles sales bêtes que ces cancoires ! J'ai éclaté au moins cinq cents depuis ce matin.

— Allons donc ! s'écrie un des dîneurs, l'inécrivable. Cinq cents ? Ce n'est pas possible !

— Oh ! bien, mossieu, je vous assure ; cinq cents, ni plus ni moins.

— Ce n'est pas possible !

— Enfin, voyons, mossieu, quand je vous dis, avec ! Voulez-vous les voir ? Y sont là, dans une botte.

— Non, merci, je n'y tiens pas. Mais cinq cents, ce n'est pas possible... pas possible !

— Tout de même, mossieu, au respect que vous dois, vous me prenez pour un menteur ? réplique, un peu colère, l'aubergiste. Pourquoi n'est-ce pas possible ?

— Pourquoi... fait le dîneur, en montrant le verre qu'on lui a donné et qu'il a cherché en vain à éclaircir avec sa serviette. Mais c'est bien simple : comment voulez-vous avoir des hannetons, puisque vous n'avez pas même des « verres » blancs !

Remerciement. — Un pochard monte dans un tramway et s'assied. Le conducteur, qui s'apercourt de l'état du nouveau venu, veut le faire descendre. Mais un vieux monsieur à barbe blanche, très vénérable, intercède.

— Alors, le pochard, levant vers son protecteur un œil reconnaissant :

— ...rci, m'sieu ; vous s'vez au moins c' qu'est que d'être biture, vous !